

ressac de la mer, aux destinées hasardeuses de ces personnages traînant leurs noms avec eux comme de vieux sac d'affaires. Que raconter d'autre ? On veut du bien à Pip, on sait sa volonté émouvante de devenir quelqu'un, mais le Diable ne serait-il pas de la partie ? Dostoïevski (mort en 1880) admirait Dickens (mort en 1870), il devait trouver que le tumulte citadin de Londres était l'endroit idéal pour observer comment « ça se passe ». On ne peut s'empêcher de trouver aussi à Dickens une certaine finesse drolatique presque joycienne, à commencer par les noms : Pumblechook, Startop... qui font douter du sérieux métaphysique de la chose.

Il y a pourtant des balises à ce monde de fous. C'est, par exemple, l'angélisme de Joe, l'ancien compagnon de la forge des débuts, toujours prêt à donner un coup de main fraternel à Pip. Il n'y a donc pas de héros dans ce monde, mais il y a peut-être mieux. Il y a l'innombrable masse des anonymes prodigieux, il y a des Napoléons dont on ne saura jamais rien, sinon par bribes de papiers arrachés au chaos. Une épopée excentrique, qui mélange le héros napoléonien à l'archiviste à bétycles. Témoin cette scène, une goutte d'eau dans l'océan de la ville gratte-papier : « *Chacun de nous fouillait alors à côté de lui dans un amas confus de papiers qui avaient été fourrés dans des tiroirs, froissés dans des poches trouées, à moitié brûlés dans le cadre du miroir, et torturés de diverses autres manières.* » C'est comme si nous avions confisqué les clés du bureau où Joseph K est tenu au secret d'un dossier qui le concerne et dont il ne sait rien. Les joyeux « marinières » de Dickens ont décidé, depuis longtemps, que les administratifs à la Kafka pouvaient aller se faire voir.

Il y a bien du bonheur à prendre dans ce carnaval, une sorte de redemption, à la manière typiquement dickensienne d'un banquet de Noël en furie. La littérature de Dickens est foncièrement une littérature de la joie, qui avale tout avant de s'écrouler dans un vieux fauteuil. On referme ce livre insensé avec le sentiment d'avoir été témoin de « *la prodigieuse incohérence dans laquelle tombent chaque jour les meilleurs et les plus avisés des hommes.* »

— **Michel Crépu**

| *Great Expectations*, traduit de l'anglais par Jean-Jacques Greif, éd. Tristram, 640 p., 29,40€.

La chercheuse a enquêté sur ses ancêtres, Juifs arrivés de Pologne.



TOMBEAUX

RÉCIT

ANNETTE WIEVIORKA

Annette Wieviorka remonte le fil de son histoire familiale, marquée par l'antisémitisme. Brillant.

TTTT

Le titre sonne comme un hommage aux disparus. C'en est un. Mais *Tombeaux* va bien au-delà, et c'est le sous-titre qui en donne le meilleur indice : *Autobiographie de ma famille...* Ainsi donc Annette Wieviorka, spécialiste de l'histoire de la Shoah, retrace le destin des siens, après avoir tant écrit sur celui des autres. Wolf, Guitele, Hawa, Aby... ses morts à elle, emportés ou non par la Seconde Guerre mondiale. Les Wieviorka et les Perelman, Juifs arrivés de Pologne dans les années 1920. Archives à l'appui, sans céder aux extrapolations romanesques, l'historienne raconte. Le dénuement, le travail, la camaraderie. Les réactions des uns et des autres face à l'antisémitisme. Les victoires et les échecs. Les espoirs, gardés ou perdus...

Mais autobiographique, le livre l'est aussi car, à travers toutes ces figures, c'est celle de l'autrice qui se dessine. Ses propres questionnements, ses événements passés, sa façon d'affronter des vérités tues ou ignorées. Effets miroirs assumés, qui bousculent et interpellent, dévoilant, mine de rien, la façon dont les liens invisibles et par-

fois inconscients se tissent entre générations. À 74 ans, Annette Wieviorka confesse avoir voulu, longtemps, dresser le portrait de son grand-père (paternel), personnage tutélaire, écrivain, journaliste, anticommuniste, mort à Auschwitz en janvier 1945. La vie et le travail la conduisirent ailleurs. Jusqu'à ce que le décès d'une tante (maternelle), en 2012, ravive le désir d'écrire. Puis qu'un mail, par hasard, liant les deux personnages à travers le temps, transforme ce désir en une nécessité intime. Annette Wieviorka s'y attela lors du premier confinement. « *Il fut peuplé de tous ces personnages, pour certains disparus sans laisser de traces ailleurs que dans nos mémoires.* »

Leurs chemins entremêlés s'immiscent désormais dans les nôtres, au terme d'un tourbillon narratif brillant : *Tombeaux* s'ouvre sur une énigme concernant la tante Berthe (le souvenir d'une cicatrice) ; il se clôt sur sa résolution. Au-delà, c'est le livre tout entier qui dessine, de plus en plus nette au fil de la lecture, une ligne de force qui, depuis des années, aura guidé l'œuvre de l'une de nos plus grandes historiennes. En cela, ce livre est vraiment bien plus qu'un hommage : un accomplissement. — **Valérie Lehoux**
| Éd. du Seuil, coll. Fiction & Cie, 379 p., 21€ (en librairie le 2 septembre).